

L'HOMŒOPATHIE

COMPARÉE A LA MÉDECINE ALLOPATHIQUE ;

OU

EXAMEN CRITIQUE

DE CES DEUX DOCTRINES MÉDICALES,

Par le Docteur Libert,

ANCIEN CHIRURGIEN INTERNE DES HOPITAUX CIVILS DE PARIS, MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES, ETC.

Le présent, engendré du passé, est gros de l'avenir.
LEIBNITZ.

PARIS.

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 13 BIS;

Et chez l'Auteur, rue de la Verrerie, 34.

1836.

L'HOMŒOPATHIE.



Paris. — Imprimerie d'Everat et Cᵒ, rue du Cadran, 16.

L'HOMŒOPATHIE

COMPARÉE A LA MÉDECINE ALLOPATHIQUE;

OU

EXAMEN CRITIQUE

DE CES DEUX DOCTRINES MÉDICALES,

Par le Docteur Libert,

ANCIEN CHIRURGIEN INTERNE DES HOPITAUX CIVILS DE PARIS, MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES, ETC.

Le présent, engendré du passé, est gros de l'avenir.
LEIBNITZ.

Une théorie médicale nouvelle, l'homœopathie (1), après avoir pris naissance en Allemagne, s'y maintient depuis plusieurs années malgré la proscription et les persécutions que

---

(1) Hahnemann a donné le nom d'*Homœopathie* à sa doctrine médicale, parce qu'elle a pour principe fondamental de guérir les maladies par des médicaments ayant puissance d'engendrer chez l'homme en santé des symptômes semblables à ceux de la maladie à combattre. Aussi le mot *homœopathie* est-il dérivé du grec, et composé de deux mots, ομοιον et παθος, qui signifient maladie analogue. Par opposition, il a appelé la médecine ordinaire *allopathie*, nom composé de deux mots grecs qui signifient maladie différente.

ses partisans ont eu à subir; elle a fait plus, elle a jeté des racines profondes parmi les médecins de ce pays, et elle vient enfin de pénétrer en France, où déjà elle divise le monde savant. Dans un pareil état de choses, il me paraît du devoir de tout médecin consciencieux de l'étudier sans prévention, et de la soumettre au creuset de l'expérience, moyen simple et infaillible de reconnaître la vérité.

Pénétré de cette idée, et surtout persuadé qu'une théorie, si absurde qu'elle soit, contient toujours quelques étincelles de vérité, j'ai étudié les ouvrages de Hahnemann, et aujourd'hui, que ma conviction est arrêtée, je crois devoir la faire connaître. Je dois à mes confrères de leur dire quels motifs m'ont séparé de leurs rangs pour suivre une autre bannière, je me dois à moi-même de rendre hommage à la vérité que j'ai constatée; et peut-être aussi, dois-je à ceux qui m'ont accordé leur confiance, un récit exact des faits sur lesquels ma conviction est basée, et leur dire en même temps la marche que j'ai suivie pour arriver à la connaissance de ces faits.

Qu'on ne s'attende donc pas à trouver dans ce mémoire une exposition complète et détaillée de la doctrine homœopathique : car ce se-

rait m'écarter de mon but. Je désire me justifier aux yeux des personnes qui seraient tentées de me taxer d'inconséquence et de versatilité. Je prie, d'ailleurs, celles qui seraient disposées à porter de moi un semblable jugement, de vouloir bien m'entendre auparavant, et ne pas confondre l'amour de la vérité qui m'a dirigé dans ces recherches, avec l'enthousiasme aveugle qui se jette avidement sur les innovations. Est-il présumable, en effet, que je rejette les connaissances acquises par des études longues et pénibles faites pendant sept ans dans les hôpitaux de Paris, et qui depuis ont dirigé ma pratique pendant huit autres années, si je n'y étais amené par une conviction profonde?

Je dois même dire qu'en commençant l'étude de l'homœopathie, j'étais loin d'être prévenu en sa faveur, puisque j'avais plus en vue de la combattre que de l'adopter. Cependant, croyant remplir un devoir, je lus avec impartialité *l'Organon de l'art de guérir*, ouvrage dans lequel Hahnemann expose son système avec beaucoup de clarté ; je lus ensuite son *Traité des maladies chroniques*, qui attira toute mon attention et me fit faire des vœux pour que l'expérienee clinique vînt confirmer une doctrine qui me paraissait devoir arracher tant de

malheureux à leurs souffrances et à la mort : car il faut bien l'avouer , si l'allopathie a quelques succès dans les maladies aiguës, rien n'est plus déplorable que les résultats obtenus par elle dans le traitement des maladies chroniques.

Si je ne basais mes allégations que sur ma pratique particulière, je pourrais attribuer à mon ignorance les fâcheux résultats que je reproche à la médecine allopathique ; mais ayant rempli pendant plusieurs années les fonctions d'élève interne dans les hôpitaux de Paris , et ayant été attaché, en cette qualité, au service de plusieurs de nos illustrations médicales , j'ai été plus à même que personne d'apprécier l'insuffisance de la médecine et quelquefois même ses fâcheuses conséquences. N'ai-je pas vu souvent , en effet , que les médecins qui mettaient en usage la médecine la plus active , étaient ceux dont la feuille des morts était la plus garnie à la fin des mois? Si l'exercice de notre art offre des chances si peu favorables entre les mains des praticiens les plus instruits et les plus consommés, que nous présentera-t-il si nous descendons dans la pratique des médecins pris en masse?

Il est cependant loin de ma pensée de vouloir faire entendre que l'allopathie ne guérit

jamais; elle aide souvent, au contraire, à la guérison des maladies aiguës, et même elle en guérit quelques-unes. Ces cas de succès sont à la vérité très-rares, et ce qu'il y a de plus malheureux pour cette méthode, c'est qu'elle ne les obtient que lorsqu'elle agit empiriquement, c'est-à-dire, sans pouvoir se rendre raison de ce qu'elle fait. L'école moderne a beau se glorifier de traiter les maladies d'une manière rationnelle, il est facile de lui prouver que, tant qu'elle ne se jette pas dans l'empirisme, elle ne les attaque que par des moyens indirects et dès-lors incertains. Peut-on nier, en effet, que l'allopathie ne soit jamais si puissante que lorsqu'elle met en usage les préparations de quinquina, le mercure ou quelques-uns des antidotes qu'elle possède, et dont elle ignore complètement le mode d'action? Je vais citer un exemple afin de rendre ma pensée plus sensible. Je suppose qu'un médecin allopathiste soit appelé auprès d'un malade atteint d'une inflammation du poumon, accompagnée de symptômes franchement inflammatoires; il le saignera cerainement, reviendra une ou plusieurs fois aux émissions sanguines, puis il passera à l'usage des sinapismes, des vésicatoires et de tous les moyens

appelés dérivatifs. Il est évident que les saignées dégorgeront le poumon d'une manière presque mécanique, et pourront ainsi diminuer les efforts que la nature devra faire pour amener la résolution de l'inflammation. Les dérivatifs, à leur tour, agiront sur des points de l'organisme plus ou moins éloignés du siége du mal, de manière à y appeler le sang et à prévenir de nouvelles congestions sanguines sur l'organe malade. Il est facile de voir que cette médication agit d'une manière tout-à-fait indirecte, qu'elle s'adresse aux altérations qui sont une conséquence de la maladie, et qu'elle n'en combat nullement la cause. Elle prend la partie pour le tout, et combat ce qu'il y a de plus saillant dans la maladie, comme si c'était la maladie tout entière. Il doit arriver de là, et il arrive très-souvent, en effet, qu'à mesure que les saignées générales et locales débarrassent l'organe enflammé du sang qui engorge son tissu, une nouvelle congestion se forme sous l'influence de la cause première de la maladie, c'est-à-dire du désaccord des forces vitales; et l'observation prouve journellement, qu'il existe des inflammations qui ne cèdent nullement à l'usage des anti-phlogistiques, quelque largement qu'ils soient employés.

Si, comme nous venons de le voir, les émissions sanguines favorisent la résolution des inflammations, en enlevant mécaniquement le sang, la nature a seule le pouvoir de l'opérer; c'est-à-dire, de rétablir l'harmonie qui avait été troublée par la cause de la maladie. Mais pour que l'énergie vitale réagisse efficacement contre le principe morbifique, il faut qu'elle ne soit pas épuisée par des saignées trop nombreuses et trop abondantes. Il est donc certain que les saignées sont par elles-mêmes impuissantes à guérir les inflammations, et je dirai plus, souvent elles deviennent mortelles lorsqu'elles sont poussées à l'excès.

L'homœopathie agit d'une manière toute différente. Elle attaque directement chaque maladie par un médicament qui lui est approprié; et pour cela, elle nous enseigne une loi générale à l'aide de laquelle nous pouvons trouver ce spécifique. Aussi guérit-elle toutes les fois que l'allopathie eût guéri et même dans une multitude de cas où cette méthode eût été impuissante. Pour dire la vérité tout entière, il faut ajouter que les guérisons qu'elle obtient sont plus sûres, plus promptes et amenées par des moyens plus doux.

Maintenant, si nous examinons ce que la mé-

decine allopathique peut faire pour la guérison des maladies chroniques, nous sommes étonnés de son impuissance. Quel succès remporte-t-elle en effet, dans les affections scrophuleuses, dartreuses et dans cette variété innombrable de maladies connues sous la dénomination de névroses? Heureux alors les malades qui tombent entre les mains d'un médecin prudent; il ne les guérit pas, mais aussi il n'ajoute pas à leurs souffrances par des moyens empiriques, inconsidérément administrés. Il leur prescrit le plus souvent de porter un exutoire toute leur vie, et de suivre un régime sévère; en d'autres termes, il leur dit : vivez avec votre ennemi puisque nous ne pouvons pas vous en débarrasser. Ce conseil, d'ailleurs sage en lui-même, n'est-il pas l'aveu le plus formel de l'impuissance de l'allopathie dans le traitement des maladies qui nous occupent?

Je dois cependant ajouter, pour être juste, que le médecin allopathiste guérit de temps en temps et par hasard quelque maladie chronique; mais c'est qu'alors il a employé empiriquement et sans s'en douter un médicament homœopathique, en d'autres termes approprié à la maladie qu'il avait à combattre. Ce que j'avance ici est si vrai, que, dans l'ignorance où il se

trouve de la loi des semblables, il appliquera à tort et à travers le même médicament dans une foule de cas où il n'en retirera aucun avantage. C'est pourquoi nous voyons chaque jour des médicaments si prônés, puis tout à coup abandonnés par ceux-là mêmes qui les ont vantés.

On m'objectera, j'en suis certain, les travaux de tant de médecins instruits et laborieux, et l'on me dira : comment se fait-il que l'art de guérir reste stationnaire, lorsque toutes les sciences accessoires à la médecine se perfectionnent sans cesse ? Je suis loin de nier ce que les travaux des médecins modernes ont eu d'utile pour le diagnostic des maladies, mais je nie positivement qu'ils aient ajouté en quoi que ce soit à leur traitement et à leurs chances de guérison. L'école anatomique ou organique, dirigeant toutes ses recherches vers un but unique, l'anatomie pathologique a apporté une précision jusqu'alors ignorée, dans la connaissance des lésions de tissu que les maladies entraînent à leur suite. Nous possédons des descriptions qui laissent très-peu de choses à désirer sur le développement, l'accroissement et le ramollisement des tubercules pulmonaires ; l'anatomie pathologique a suivi pas à pas les dégénérescences

carcinomateuses, et elle nous les montre dans tous les tissus de l'économie animale et sous toutes leurs variétés de forme. Les travaux des modernes ont fait plus encore : ils nous ont fourni des moyens précieux d'investigation, à l'aide desquels nous pouvons quelquefois reconnaître pendant la vie les lésions de tissu, leur nature et leur étendue.

Ne dirait-on pas, en voyant l'attention minutieuse avec laquelle les médecins modernes font la description des symptômes morbides et particulièrement des altérations organiques, qu'ils veulent suivre les traces de MM. Geoffroi Saint-Hilaire et Ducrotay de Blainville, et faire de la médecine une branche de l'histoire naturelle ? Personne ne sera tenté de me taxer d'exagération, je pense. S'il ouvre nos ouvrages les plus récents, il verra, par exemple, M. le docteur Louis consacrer 760 pages à la description des tubercules pulmonaires, et se borner à en écrire cinq sur le traitement de cette maladie.

La thérapeutique ne fut jamais si pauvre qu'elle l'est aujourd'hui, et cependant la chimie lui fournit chaque jour des produits nouveaux. On a droit de s'étonner que la médecine allopathique n'en sache pas tirer un avantage réel dans sa pratique. Si nous examinons ce

qui est arrivé pour l'acide hydro-cyanique, le chlore, l'iode, la créosote et une multitude d'autres substances, notre étonnement cesse bientôt. Nous voyons, en effet, que ces médicaments ont produit quelques guérisons, et puis aussitôt la cupidité et le charlatanisme s'en sont emparés, les ont employés sans discernement dans les cas les plus différents et les ont replongés dans l'oubli, faute d'en avoir fait une application judicieuse. Les médecins allopathistes ont eu le tort d'appliquer à tous les cas de même ordre des moyens qui ne convenaient qu'à l'une de leurs variétés. C'est ainsi qu'ils ont converti le bon grain en ivraie. Cependant ils se récrieront très-haut, et nous diront qu'ils possèdent des spécifiques et que leur puissance est incontestable dans le traitement de quelques maladies. Nous le leur accorderons très-volontiers : car nous savons qu'ils comptent parmi leurs moyens curatifs le mercure, le quinquina et la vaccine. Mais comment sont-ils parvenus à la connaissance de ces spécifiques? Ils les doivent au hasard, et ils ont fait de la médecine homœopathique sans s'en douter et sans en connaître les lois. Combien de fois aussi n'ont-ils pas abusé de ces moyens héroïques? Combien de fois, pour avoir ignoré la théorie

des doses infinitésimales, n'ont-ils pas produit des maladies médicamenteuses? Quel est le médecin qui n'a pas vu l'usage immodéré du mercure déterminer des douleurs ostéocopes, des exostoses, des caries des os du palais, etc. Les allopathes ont reconnu depuis longtemps cette vérité, et ils n'ignorent pas que l'abus du quinquina donne lieu aux engorgements du foie et de la rate et même à des accès de fièvre intermittente.

Si maintenant nous recherchons les causes qui se sont opposées jusqu'à ce jour aux progrès de la thérapeutique, et qui ont éloigné la médecine de son véritable but, la guérison des maladies, il nous est facile de les apercevoir dans la direction imprimée aux études médicales par l'école anatomico-pathologique, et plus encore dans l'ignorance d'une bonne méthode pour étudier les médicaments. Avant Hahnemann, la matière médicale était soumise aux théories régnantes, et d'après les idées en vogue, on attribuait aux médicaments telle ou telle vertu sans se donner la peine d'étudier avec exactitude les modifications qu'ils apportaient à l'organisme. Aussi, voyons-nous les classifications des médicaments basées sur ces prétendues vertus, se succéder et se renverser tour à tour à

mesure qu'un nouveau système médical en a remplacé un autre,

Depuis longtemps tous les esprits judicieux ont senti l'impérieuse nécessité de reconstituer la matière médicale sur de nouvelles bases. M. Rostan s'exprime ainsi dans son *Cours de médecine clinique*, tome premier, page 85 : « Aucune science humaine (matière médi-
» cale) n'a été et n'est encore infectée de plus
» de préjugés que celle-là; chaque dénomina-
» tion de classe de médicaments, chaque for-
» mule même est pour ainsi dire, une erreur... »
Et page 107 : « Un formulaire qui a paru ré-
» cemment nous apprend à faire des potions
» incisives, des looks verts, des élixirs de lon-
» gue vie, des hydragogues, des emmenago-
» gues, des résolutifs, des détersifs, des anti-
» sceptiques, des anti-histériques, des diges-
» tifs, etc. Un autre nous offre, dit encore
» M. Rostan, des apozèmes anti-scorbutiques,
» laxatifs, sudorifiques; un baume acoustique,
» anti-arthritique, astringent; un baume de vie,
» de vie externe, nerval, odontalgique, oph-
» thalmique; de la bière céphalique, des bois-
» sons anti-laiteuses, anti-narcotiques, anti-
» spasmodiques; carminatives, contre le ra-
» chitis, contre les catarrhes aigus, contre les

» coups à la tête, contre les fièvres adynami-
» ques et ataxiques; contre les diarrhées ato-
» niques, contre les scrophules, contre les
» maladies de la peau, etc., etc. Je m'arrête,
» dit-il, je n'ai encore parcouru que deux pages
» d'un formulaire magistral publié en 1823, et
» qui depuis a eu plusieurs éditions! Est-il pos-
» sible de n'être pas rebuté par ces dégoûtantes
» absurdités? Nous pensons que ces sottises
» surannées doivent être renvoyées au quin-
» zième siècle, etc. » Et ici M. Rostan n'a fait que reproduire, en l'affaiblissant, la pensée que Bichat avait exprimée avec cette verve et cette autorité que le génie seul sait donner, lorsqu'il disait : « A quelles erreurs ne s'est-on
» pas laissé entraîner dans l'emploi et dans la
» dénomination des médicaments? On créa des
» désobstruants, quand la théorie de l'obstruc-
» tion était en vogue. Les incisifs naquirent
» quand celle de l'épaississement des humeurs
» lui fut associée. Les expressions de délayants,
» d'atténuants, et les idées qu'on leur attacha,
» furent mises en avant à la même époque.
» Quand il fallut envelopper les âcres, on créa
» les invisquants, les incrassants, etc. Ceux
» qui ne virent que relâchement ou tension des
» fibres dans les maladies, que *laxum* et *stric-*

» *tum*, comme ils le disaient, employèrent les
» astringents et les relâchants; les rafraîchis-
» sants et les échauffants furent mis en usage
» surtout par ceux qui eurent spécialement
» égard, dans les maladies, à l'excès ou au dé-
» faut de calorique, etc.

» Des moyens identiques ont eu souvent des
» noms différents, suivant la manière dont on
» croyait qu'ils agissaient. Désobstruant pour
» l'un, relâchant pour l'autre, rafraîchissant
» ponr un autre, le même médicament a été
» tour à tour employé dans des vues toutes dif-
» férentes et même opposées, tant il est vrai
» que l'esprit de l'homme marche au hasard
» quand le vague des opinions le conduit.

» Il n'y a pas eu en matière médicale de sys-
» tèmes généraux; mais cette science a été tour
» à tour influencée par ceux qui ont dominé en
» médecine; chacun a reflué sur elle, si je puis
» m'exprimer ainsi. De là, le vague, l'incerti-
» tude qu'elle nous présente aujourd'hui. In-
» cohéreut assemblage d'opinions elles-mêmes
» incohérentes, elle est peut-être de toutes les
» sciences physiologiques celle où se peignent
» le mieux les travers de l'esprit humain : que
» dis-je? ce n'est point une science pour un es-
» prit méthodique, c'est un assemblage informe

» d'idées inexactes, d'observations souvent puériles, de moyens illusoires, de formules aussi bizarrement conçues que fastidieusement assemblées. On dit que la pratique de la médecine est rebutante; je dis plus, elle n'est pas, sous certains rapports, celle d'un homme raisonnable, quand on en puise les principes dans la plupart de nos matières médicales, etc. (1) »

S'il est une chose qui me paraît hors de contestation en médecine, c'est que les médicaments ne peuvent guérir les maladies qu'autant qu'ils ont la propriété d'apporter certaines modifications dans la manière d'être de l'économie animale. Or une vérité qui me semble tout aussi évidente, c'est qu'il est nécessaire que la vertu modificatrice ou curative spéciale pour chaque médicament, soit connue du médecin, afin qu'il en fasse une application judicieuse à la guérison des maux qui affligent l'espèce humaine. La matière médicale, n'étudiant les agents thérapeutiques que sur l'homme malade, ne pouvait arriver à constater d'une manière positive cette vertu; aussi cette ignorance l'a-t-elle toujours mise à la merci de toutes les théories nouvelles.

Nous voyons les médecins allopathistes mettre

(1) Bichat, *Anat. gén.*, *Considérations gén.*

à contribution tous les règnes de la nature, et essayer, je dirais presque au hasard, tel ou tel médicament dans le traitement des maladies. Quel résultat en obtiennent-ils ? Le malade guérit ou il meurt : et alors comment se rendre compte des modifications apportées à la maladie par le médicament? Quelle part a eue ce médicament à la guérison ou à la mort? Les phénomènes observés après son administration dépendaient-ils de savertu médicamenteuse, ou bien étaient-ils dus à la maladie? Voilà autant de questions qu'il est impossible de résoudre avec ce mode défectueux d'expérimentation.

Mais ce n'est pas tout encore. Il semble que les allopathes fassent tous leurs efforts pour obscurcir le problème. Ils ne se contentent pas d'administrer un seul médicament à la fois, ils entassent quatre à cinq substances médicinales dans la même formule, sous les noms très-savants de base, d'adjuvant, de correctif et d'excipient; et, sans connaître exactement la vertu curative d'une seule de ces substances, ils affirment gravement que la base est le médicament actif, que l'adjuvant aide à l'action de la base, et que le correctif la modifie. En vérité, a-t-il jamais existé rien de comparable à de telles absurdités! Et des hommes graves, des

savants, des médecins enfin, ont-ils pu commettre de telles inconséquences? Hahnemann a très-bien fait sentir le ridicule d'une pareille manière d'agir. J'emprunte les passages suivants aux prolégomènes qui précèdent sa *Matière médicale:* «N'est-il pas absurde, dit-il, d'attribuer un effet à une force, tandis qu'il y » avait en jeu, dans le même temps, d'autres » forces qui souvent ont contribué plus qu'elle » à le produire?

» Il ne serait pas plus ridicule de nous dire » qu'on a découvert un aliment d'excellente » qualité dans le sel de cuisine; qu'on l'a prescrit avec succès à un homme demi-mort de » faim qui s'en est trouvé sur-le-champ restauré comme par miracle, et que la formule » à suivre en pareil cas, est celle-ci : Prenez » une demi-once de sel marin, principale substance de votre recette analeptique; faites » dissoudre ce sel, selon les règles de l'art, dans » suffisante quantité d'eau bouillante, à titre » d'excipient ou de véhicule; ajoutez, pour » correctif, un bon morceau de beurre : puis, » pour adjuvant, une livre de pain coupé par » tranches minces, et donnez le tout à la fois, » après avoir bien remué. On serait tout aussi » fondé à dire que le sel fait la base de cette

» soupe, que le beurre et le pain n'y sont que » des accessoires, et que, préparée ponctuel» lement d'après la formule, elle ne manque » jamais son effet salutaire. »

Pour compléter ce beau système d'observation, le médecin allopathiste ne manque pas de prescrire une tisane souvent composée de deux ou trois plantes douées de propriétés différentes, ce qui empêche tout-à-fait de démêler non-seulement les phénomènes propres à chaque médicament, mais même d'apprécier leur influence, bonne ou mauvaise, sur la marche et la terminaison de la maladie.

Après ces considérations, que pourrais-je répondre à celui qui me demanderait, si la médecine a fait plus de bien que de mal à l'humanité? J'en appellerais à la conscience de tout médecin de bonne foi, et je le laisserais répondre. Pour moi, je vais faire une exposition rapide et impartiale de la doctrine homœopathique, afin de mettre le lecteur en état d'apprécier par lui-même les avantages qu'elle a sur la médecine allopathique. Je la soumettrai à un examen raisonné, et je rapporterai les faits qui résultent de l'expérience pratique, sans me laisser arrêter par ses détracteurs, quelque haut placés qu'ils soient; mais aussi, sans être

influencé par ses admirateurs enthousiastes.

Les êtres organisés sont sans cesse modifiés par tous les corps de la nature au milieu desquels ils vivent; mais ils possèdent en eux-mêmes une force de réaction qui tend constamment à les ramener à leur état normal. C'est elle, par exemple, qui maintient la chaleur animale à une température à peu près égale sous les latitudes les plus opposées; c'est encore elle qui explique comment la main que l'on plonge dans de l'eau à la glace, devient, quelques instants après qu'elle en est retirée, plus chaude qu'avant son immersion. Tous les physiologistes, en général, ont parlé de cette force de réaction qui, selon Bichat, constitue la vie.

Cette action, que le milieu dans lequel nous vivons exerce sur nous, et cette réaction de l'organisme vivant, servent d'une manière essentielle à l'entretien de la vie, et ne troublent nullement l'harmonie qui règne dans le corps humain. Mais si l'équilibre entre ces deux forces se trouve rompu par une cause quelconque, il en résulte une perturbation, un désaccord de la force vitale, en d'autres termes, une maladie. Toute maladie a un état d'incubation pendant lequel elle affecte l'économie tout entière. Aussi l'homœopathie n'admet d'affection

morbide locale que comme prédominance. Pour elle, la maladie doit nécessairement affecter toute l'économie à son origine, ici pour peu, là pour beaucoup; et cela, par la raison que si la vie est multiple dans ses modes de manifestation, considérée en elle-même, elle est une et indécomposable, et que la cause morbide qui frappe un point quelconque de l'économie réfléchit instantanément ses modifications sur l'ensemble.

Cette théorie du dynamisme vital a paru à Hahnemann d'une importance majeure, et il a su en tirer des conséquences immenses pour la pratique de la médecine. Jusqu'à lui, la physiologie seule avait constaté cette force; mais la médecine semblait l'avoir mise en oubli, comme une chose de pure spéculation. L'école *anatomico-pathologique*, plus occupée de l'étude des lésions organiques que des moyens de les prévenir et de les combattre, a localisé de plus en plus les maladies, tandis que la thérapeutique homœpathique se montre, au contraire, fondée en grande partie sur la théorie du dynamisme vital, comme nous allons le faire voir dans un instant.

Mais avant d'aller plus loin, je dois faire preuve d'impartialité, en adressant quelques

reproches à l'homœopathie, ou plutôt aux médecins, qui se sont tenus à la lettre, sans s'attacher à l'esprit de cette théorie médicale. Hahnemann a reproché avec raison à l'ancienne école d'attacher trop d'importance aux lésions matérielles, et de vouloir trop localiser les maladies; il s'est efforcé d'appeler l'attention sur les lésions de sensation et sur les symptômes généraux qui doivent être pris en considération dans le traitement des maladies. Mais peut-être a-t-il dépassé le but qu'il se proposait, en proscrivant d'une manière trop absolue, et les cadres nosologiques, et l'anatomie pathologique. Sans doute l'école physiologique a eu le grand tort de rassembler sous une même dénomination des individualités morbides qui différaient entre elles, et par conséquent de faire plier la nature à ses descriptions, ce qui a fait commettre des fautes énormes en thérapeutique; elle a aussi accordé une importance exagérée à l'anatomie pathologique; mais, malgré toutes ses erreurs, elle a rendu des services signalés à la science, en perfectionnant le diagnostic des maladies.

Certains médecins homœopathistes, nous le répétons, prenant à la lettre la parole de Hahnemann, ne voient dans les maladies que des

lésions de sensations ou de fonctions, ils ne tiennent aucun compte, ni des symptômes locaux, ni des lésions de tissu, et sont conduits ainsi à l'empirisme le plus aveugle et le plus honteux. Ils ne savent éviter un écueil que pour tomber dans un autre aussi dangereux; ils ne comprennent pas qu'il faut rattacher les indications thérapeutiques aux lésions de sensation, de fonction et de tissu, et ils ne prennent en considération qu'un seul de ces éléments du diagnostic. Aussi ne faudrait-il pas s'étonner si, dans leurs mains, l'homœopathie ne rendait pas tout ce qu'on a droit d'en attendre. Ce serait la faute des hommes et non de la doctrine.

J'abandonne avec plaisir la critique pour donner des louanges bien méritées au fondateur de l'homœopathie pour son ingénieuse conception sur les maladies chroniques. Mais, avant de développer cette théorie, il convient de fixer les idées qu'il faut attacher à l'expression de maladies chroniques, afin d'éviter toute équivoque. M. Broussais et tous les pathologistes désignent sous cette dénomination les maladies aiguës qui se prolongent au-delà de leur durée habituelle sous l'influence d'écarts dans le régime ou de toute autre cause

extérieure. Selon Hahnemann, au contraire, les maladies chroniques sont constamment produites et entretenues par une cause interne, infectant tout l'organisme et susceptible de se manifester à l'extérieur sous les formes les plus variées. Il nomme ces causes internes *miasmes chroniques*, et en admet trois qui sont : la *psore*, la *syphilis* et la *sycose* ou maladie des fics. Ces trois miasmes chroniques sont contagieux; au moins à l'origine de l'infection, c'est-à dire lorsque leurs symptômes primitifs existent encore. Ils sont transmissibles par voie de génération, lors même qu'ils sont devenus méconnaissables par les transformations qu'ils ont subies.

La psore ou miasme de la gale se présente primitivement sous la forme d'une éruption trop connue pour que je m'arrête à la décrire. Mais ce qui est beaucoup moins connu, c'est la facilité avec laquelle elle se transforme dans une variété prodigieuse d'affections morbides. Cette transformation a surtout lieu, lorsqu'on répercute le symptôme primitif par un traitement local. Hahnemann regarde la psore comme un véritable Protée, revêtant toutes les formes morbides, et pouvant envahir tous nos organes et tous nos tissus. Il lui attribue

l'origine des affections scrophuleuses, dartreuses, cancéreuses, nerveuses, etc, qui depuis tant de siècles affligent l'espèce humaine sans que la médecine ait eu la puissance de la secourir d'une manière efficace.

Le miasme de la syphilis offre toujours pour symptôme primitif des ulcérations ou chancres. Mais si on abandonne la maladie à elle-même, et surtout si on fait disparaître les chancres en les traitant localement, elle ne tarde pas à se montrer sous des formes nouvelles et variées à l'infini. Je n'ai pas à décrire les symptômes consécutifs de la syphilis; je ferai seulement observer que ce miasme peut se combiner avec la psore, et rendre ainsi le diagnostic de ces maladies et leur traitement d'une grande difficulté.

Les phénomènes primitifs de la sycose sont des excroissances, des végétations qui s'élèvent de la surface des membranes muqueuses ou de la peau, ou bien des écoulements par les organes de la génération. Ce miasme chronique a comme les deux précédents de nombreux symptômes consécutifs, et peut s'allier à l'un ou à l'autre pour produire des maladies compliquées.

Nos antagonistes nous objecteront sans doute

que ces miasmes sont des entités, des êtres imaginaires qui n'ont d'existence que dans la tête de l'auteur de la doctrine homœopathique. J'avouerai très-franchement qu'ils ne sont tombés sous le sens d'aucun observateur. Par ces expressions, on doit entendre des états particuliers ou du monde extérieur, ou de l'économie vivante, se développant sous l'influence de causes spéciales et se manifestant également par des caractères particuliers. Que la cause profonde de la psore échappe à nos sens, personne ne le conteste : et même, si on le veut, que ces expressions la *psore*, la *syphilis* et la *sycose*, ne soient que des dénominations cherchant à cacher, à dissimuler notre ignorance des causes premières, j'y consens volontiers, pourvu que l'on ne veuille voir dans ces mots que ce que nous y voyons nous mêmes, à savoir : une maladie spécifique, reconnaissant pour cause une infection de l'organisme, se développant par voie d'incubation et suivant une marche diamétralement opposée à celle que suivent les maladies aiguës ; pourvu aussi que l'on reconnaisse que les affections psoriques, syphilitiques et sycosiques ne guérissent véritablement que par l'emploi de moyens spécifiques. Ainsi, sans nous jeter dans l'hypothèse des entités *miasmes*,

nous dirons que nous reconnaissons pour mala dies chroniques, celles où nous pouvons reconnaître le triple caractère de spécificité dans la cause, dans la marche de la maladie et dans l'agent thérapeutique.

J'ai avancé plus haut que, Hahnemann avait tiré de la théorie du dynamisme vital des conséquences immenses pour la pratique de la médecine, et en effet, sa loi des semblables, *similia similibus curantur*, repose en grande partie sur cette théorie. La connaissance de la réaction de la force vitale contre les modificateurs extérieurs a dû nécessairement mettre sur la voie de traiter les maladies par des médicaments ayant puissance d'engendrer des symptômes semblables; car elle a fait voir que tout agent thérapeutique détermine toujours deux ordres opposés de phénomènes dans l'organisme vivant : les uns primitifs, sont dus à l'action du médicament sur nos organes; les autres consécutifs, appartiennent à la réaction vitale. Cela posé, il fut facile de voir que, loin de guérir les maladies, les contraires doivent les aggraver, puisqu'à leur effet primitif, qui est purement palliatif, succède l'effet secondaire qui doit s'ajouter aux phénomènes morbides. Je suppose, en effet, qu'en adminis-

trant les contraires, vous donniez une dose assez forte pour couvrir, neutraliser les symptômes existants; la maladie sera effacée pendant la durée d'action du médicament; mais cette durée d'action sera très-limitée, et dès qu'elle cessera, les phénomènes morbides reparaîtront, et ils reparaîtront augmentés par la réaction vitale que le médicament aura provoquée. Il s'en suivra donc que la maladie aura été réellement aggravée. Personne n'ignore que le sommeil, provoqué par l'usage de l'opium, est suivi d'une insomnie plus forte que celle qu'il était destiné à faire cesser, et qui nécessitera ensuite, pour la combattre, des doses nouvelles et de plus en plus élevées. Les purgatifs augmentent la constipation contre laquelle ils sont dirigés, et les stimulants produisent consécutivement la prostration des forces.

La théorie du dynamisme vital montra à Hahnemann que, si les contraires pouvaient être employés seulement comme palliatifs, les semblables devaient procurer au contraire des guérisons durables. Leur administration doit être suivie à la vérité d'une aggravation des symptômes morbides déjà existants; mais cette aggravation est de courte durée si la dose

du médicament est convenable, et elle est suivie d'une réaction de la force vitale qui procure une guérison durable, en effaçant en même temps et les symptômes morbides et les phénomènes primitifs ou d'aggravation. L'examen des spécifiques jusqu'à présent connus en médecine vient encore confirmer la loi des semblables. Le mercure détermine des accidents si semblables à ceux de la syphilis que, lorsqu'un individu, soumis à plusieurs traitements mercuriels, présente des symptômes consécutifs, les allopathes eux-mêmes sont souvent incertains sur la nature syphilitique ou mercurielle de ces symptômes. Le quinquina apporte dans l'économie animale des troubles périodiques analogues à ceux qu'il guérit; et tout le monde sait, enfin, que la vaccine amène à la suite de son inoculation une éruption de boutons très-semblables à ceux de la petite vérole.

La loi des semblables ou de spécificité que je viens de montrer appuyée sur le raisonnement et sur l'analogie, fournissait bien un guide constant et sûr à la thérapeutique; mais pour que cette précieuse découverte devînt réellement utile, il était nécessaire de connaître d'une manière précise et rigoureuse l'action des mé-

dicaments dont on désirait faire usage ; autrement il était de toute impossibilité de savoir si on employait un semblable ou un contraire. Hahnemann ne pouvait rien emprunter à la matière médicale allopathique, puisque, comme nous l'avons déjà dit, les médecins de cette école n'ont presque jamais administré isolément un médicament, ou bien, s'ils l'administraient ainsi, c'était toujours chez un individu malade, ce qui était un obstacle invincible pour découvrir les vertus de la substance employée. Il fallait donc abandonner la routine suivie depuis tant de siècles pour adopter une nouvelle méthode d'expérimentation ; c'est ce que fit Hahnemann. Il vit très-bien que la chimie serait constamment impuissante pour nous dévoiler les propriétés curatives des médicaments, et que la connaissance de leur composition intime était tout aussi vaine et illusoire, pour arriver à ce but, que celle de leur forme, de leur couleur, de leur saveur et de leur odeur. Lorsqu'on veut connaître l'action d'un corps sur un autre corps, il faut d'abord les mettre en rapport l'un avec l'autre, et ensuite les soustraire, autant que possible, à l'action des autres agents environnants ; aucune autre manière de procéder ne peut amener à cette dé-

couverte. Aussi Hahnemann suivit-il cette marche pour constater la vertu curative des médicaments. Il expérimenta d'abord sur lui-même, puis sur des personnes d'âge et de sexe différents, mais dans un état de santé aussi parfaite que possible. Il nota avec soin tous les phénomènes anormaux qui se montrèrent chez chaque individu, et il lui fut possible de cette manière d'arriver à préciser ceux qui étaient constants et à les discerner de ceux qui n'étaient qu'accidentellement déterminés par la constitution, l'âge, le sexe, etc. Il procéda ainsi avec une patience et une sagacité admirables à la recherche des vertus médicamenteuses d'un grand nombre de substances, et commença à poser les bases d'une matière médicale qu'il établit d'une manière inébranlable.

L'expérimentation pure, ou telle que nous venons de l'expliquer, mit Hahnemann sur la voie de modifier la préparation des médicaments et d'arriver à la théorie des doses infinitésimales. Il découvrit, en effet, que tous les médicaments acquéraient une nouvelle énergie d'action, lorsqu'ils étaient soumis pendant longtemps à la trituration ; il s'aperçut même que des substances, sans action sur l'organisme, acquéraient des propriétés très-énergiques lorsqu'el-

les étaient soumises à cette préparation. Tel est le *lycopode*, poudre inerte, dont on pourrait prendre impunément des doses énormes, et dont un décillionième de grain modifie puissamment l'économie, lorsqu'il a subi la préparation homœopathique. Il semble, comme le dit très-bien Hahnemann, que le frottement développe la puissance virtuelle des médicaments.

» Ce n'est pas seulement, dit-il, l'égale dif-
» fusion de la goutte médicamenteuse dans une
» grande quantité de liquide non médicamen-
» teux, qui rend les dilutions propres aux usages
» de l'homœopathie. Le frottement ou les se
» cousses qu'on emploie en préparant des remè-
» des, déterminent dans le mélange un change-
» ment d'une incroyable portée, et tellement
» salutaire au-delà de tout ce qu'on peut s'ima-
» giner, que le développement et l'exaltation
» de la vertu dynamique des médicaments, qui
» en est la conséquence, mérite d'être mis au
» nombre des grandes découvertes de notre
» époque.

» Jusqu'ici on n'avait fait que soupçonner,
» d'après quelques faits, le changement physi-
» que et le développement d'énergie que le
» frottement produit dans la matière; mais on
» ne se doutait même pas des effets surprenants

» qui pourraient résulter de l'application de la
» même méthode à l'exaltation des vertus dy-
» namiques dont les médicaments jouissent.

» Le peuple seul croit encore à l'inertie de
» la matière, qui peut être amenée à faire sortir
» de son intérieur des forces d'une énergie sur-
» prenante. »

On pourra peut-être concevoir comment agissent des doses si faibles de médicaments si on se rappelle la loi *similia similibus curantur*, qui dirige exclusivement la thérapeutique homœopathique. En effet, les médicaments mis en usage par elle devant produire dans leur action primitive des symptômes semblables à ceux de la maladie, une très-faible dose doit suffire pour aggraver les phénomènes morbides d'une manière marquée. C'est ainsi qu'un choc, même très-léger, imprimé à une boule dans le sens du mouvement qui l'entraîne, produira un effet appréciable, tandis que son action se perdrait inaperçue, s'il avait lieu dans un sens opposé.

J'avais apporté la plus grande attention dans l'examen des questions que soulève l'homœopathie ; mais cela ne suffisait pas pour m'éclairer sur la valeur et la réalité de cette théorie médicale. Je devais la soumettre à une série d'expériences, avant d'admettre comme vrais ses prin-

cipes qui renversaient toutes mes idées médicales. Il se présentait d'abord deux choses à vérifier : la loi des semblables et l'action positive des médicaments homœopathiques pris à doses infinitésimales ; car je me gardai bien d'imiter l'académie de médecine, qui a trouvé plus commode de condamner une doctrine qu'elle ne connaissait pas, que de l'étudier et de la soumettre à l'expérience. Au reste, que les homœopathes s'en consolent en se rappelant *Galilée*, faisant amende honorable devant l'inquisition !

Je commençai par remplir les conditions prescrites par Hahnemann, pour faire des expérimentations pures, et je pris, ensuite, l'un après l'autre, différents médicaments ; je pris entre autres le soufre et l'arsenic. Ces substances préparées homœopathiquement et à la trentième dilution, déterminèrent sur moi une partie des phénomènes qui sont attribués à leur action dans la matière médicale. Plusieurs personnes de ma connaissance expérimentèrent aussi sur elles quelques médicaments préparés de la même manière et de la trentième dilution, et toutes éprouvèrent comme moi des phénomènes qui ne pouvaient évidemment être attribués qu'à l'action des médicaments employés.

Il me resta donc démontré que les substances médicamenteuses, préparées homœopathiquement et administrées à la dose d'un décillionième de grain, jouissaient d'une action incontestable sur l'homme en santé. Ce fait paraîtra prodigieux à ceux qui n'y ont pas réfléchi; mais je ferai remarquer que, sans parler de l'action de l'électricité, du galvanisme, etc., qu'il nous est impossible d'expliquer d'une manière satisfaisante, l'action des odeurs, quelquefois si puissante sur notre système nerveux, est incontestable et cependant tout aussi étonnante: car les atomes qui s'échappent des corps odorants pour venir frapper notre membrane pituitaire, sont encore plus déliés et plus divisés que nos médicaments homœopathiques.

Éprouvant de la répugnance à soumettre les personnes qui m'accordaient leur confiance aux expériences nécessaires pour constater l'efficacité de la loi des semblables dans le traitement des maladies, la Société homœopathique de Paris m'a fourni à son dispensaire tous les moyens de recueillir des faits capables d'établir ma conviction. Pendant six mois, j'ai suivi très-assidûment la consultation gratuite de M. le docteur *Léon Simon*, et je n'ai pas tardé à reconnaître les résultats très-satisfaisants de l'ap-

plication de cette loi. J'ai pu observer des guérisons très-remarquables, obtenues sous mes yeux à l'aide de médicaments administrés d'après la loi des semblables et à des doses infinitésimales. Une circonstance que je dois signaler à l'attention de mes lecteurs, c'est que la plupart des malades qui se présentent au dispensaire homœopathique, ont déjà épuisé toutes les ressources de la médecine allopathique, et ont même été traités le plus ordinairement dans les hôpitaux par quelque médecin justement renommé. Ainsi, il devient évident que, lorsque l'homœopathie guérit dans ces cas, elle est plus puissante que l'allopathie.

Il me fut impossible de mettre en doute plus longtemps la vérité de la doctrine médicale homœopathique, et sa supériorité resta pour moi démontrée. Cependant si on me demandait : la médecine allopathique doit-elle être proscrite dans tous les cas de maladie qui peuvent se présenter? je répondrais négativement, tout en avouant qu'il me paraît impossible, dans l'état actuel de la science, de préciser les circonstances qui doivent y faire recourir. La limite à poser entre le domaine de l'une et de l'autre méthodes médicales, me paraît encore insaisissable. Je vais cependant es-

sayer de déterminer quels cas de maladies doivent être abandonnés à l'allopathie, et pour cela, je commencerai par examiner ses moyens de traitement et les résultats qu'elle obtient dans chaque classe d'affections morbides.

Si nous prenons d'abord les maladies épidémiques ou contagieuses, nous voyons que la médecine allopathique en abandonne la guérison aux seules forces de la nature, comme dans la scarlatine, la rougeole, la variole, le typhus, etc.; ou bien elle se perd dans le vague et l'incertain, tel qu'il a été facile de le constater dans la malheureuse épidémie qui vient de ravager les trois quarts de l'Europe. Dans ces maladies, la supériorité de l'homœopathie est incontestable. L'homœopathie nous fait connaître des spécifiques capables de prévenir ou au moins de guérir promptement et sûrement quelques-unes d'entre elles; telle est la puissance de la belladone dans la scarlatine, de l'aconit dans la miliaire, de la *drosera rotundifolia* dans la coqueluche épidémique, etc. Dans les cas moins heureux où le spécifique n'est pas encore connu, elle nous fournit les moyens de combattre avantageusement les maladies épidémiques, en diminuant leur durée et le danger auquel elles exposent le malade.

Les maladies aiguës proprement dites ou sporadiques, sont celles qui offrent les chances les plus favorables à la médecine ordinaire, et encore, si nous remarquons qu'elle n'obtient de succès qu'en affaiblissant considérablement ses malades, ce qui rend toujours les convalescences longues, nous la proscrirons toutes les fois que l'homœopathie nous paraîtra applicable. Je dis toutes les fois que l'homœopathie nous paraîtra applicable : car cette méthode ne peut guérir si les forces vitales sont tellement déprimées ou affaiblies, que toute réaction devienne impossible. Cela paraîtra hors de doute, si on fait attention à la manière d'agir des médicaments homœopathiques qui ne guérissent jamais que par leur effet secondaire ou de réaction, et dont l'effet primitif agit dans le sens de la maladie, c'est-à-dire en l'aggravant. Il devient dès-lors évident, que, dans le cas où les forces vitales sont déjà presque abolies, le médicament homœopathique doit les éteindre tout-à-fait, loin de déterminer la réaction sans laquelle il n'y a pas de guérison possible. Hahnemann lui-même conseille d'avoir recours aux moyens allopathiques, lorsque les forces vitales sont tellement déprimées, que la vie s'éteindrait auparavant que l'orga-

nisme pût réagir sous l'influence des médicaments homœopathiques; c'est ce qui arrive dans la syncope et dans les asphyxies. Il conseille d'y recourir encore, lorsqu'on peut faire cesser tous les accidents en enlevant la cause occasionnelle ou en la neutralisant. C'est ainsi que, dans les empoisonnements, on tâchera de faire vomir le malade ou de neutraliser la substance vénéneuse à l'aide de son antidote, si la chimie l'a fait connaître. Je chercherais encore à provoquer des vomissements dans un cas d'indigestion.

Je pense que dans les apoplexies cérébrales et pulmonaires, dans ces congestions sanguines, violentes et instantanées qui se font quelquefois dans certains organes, la saignée peut être fort utile, et qu'on doit y recourir. On agira de même dans les hémorrhagies effrayantes qui surviennent tout à coup, et qui, dans quelques instants, compromettent l'existence du malade. Mais la saignée, salutaire dans les premiers moments de l'accident, devient bientôt insuffisante, et il faut se hâter de recourir aux moyens homœopathiques appropriés, afin de prévenir une récidive. Peut-être même la saignée serait-elle encore salutaire dans l'inflammation du poumon et de certains organes

parenchymateux, où elle semble tirer mécaniquement le sang qui engorge l'organe malade. Peut-être une saignée pratiquée dans ce cas et chez un sujet fort et sanguin, favoriserait-elle l'action des remèdes homoeopatiques; mais elle ne pourrait, d'ailleurs, les remplacer dans aucune circonstance.

Quant aux révulsifs, tels que les bains de pied, les sinapismes, les vésicatoires, etc., l'expérience pourra seule nous apprendre s'ils doivent être conservés, et quelle place ils devront occuper dans la thérapeutique. Au reste, ils me semblent réservés à produire quelque palliation dans les maladies qui sont au-dessus des ressources de notre art, et surtout à déplacer celles qui attaquent brusquement un organe essentiel à la vie.

Il est une autre classe de maladies que l'allopathie produit de toute pièce, qu'elle soupçonne à peine, et qu'elle est tout-à-fait impuissante à guérir; je veux parler des maladies médicinales. Elles sont beaucoup plus communes qu'on ne le pense généralement, et elles sont dues, comme leur nom l'indique, à l'abus des médicaments. On doit s'étonner seulement qu'elles ne soient pas plus répandues, quand on voit avec quelle prodigalité les médecins

allopathistes usent des agents thérapeutiques. En effet, il est peu de malades, traités par cette méthode, qui n'en fussent affectés si la nature ne savait pas se débarrasser des doses énormes qui lui sont administrées par des évacuations abondantes et même quelquefois excessives. Souvent alors, l'organisme est assez puissant pour porter ainsi au dehors ces substances nuisibles, et guérir la maladie malgré leur administration; et alors le médecin se glorifie de son succès!

Il existe cependant deux médicaments dont l'influence se fait ressentir plus profondément dans l'organisme vivant, et dont la nature ne semble pas avoir puissance de se débarrasser à l'aide d'évacuations. Ces substances sont le kina et le mercure. Quel est le médecin qui n'a pas observé des symptômes morbides graves à la suite de leur administration inconsidérée? Tous les praticiens admettent aujourd'hui, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, que les accidents, regardés anciennement comme consécutifs à la syphilis, sont le plus souvent dus à l'abus du mercure, et depuis longtemps on a attribué au kina les engorgements du foie et de la rate qui se montrent pendant le cours ou à la suite des fièvres intermittentes.

Il y a peu de temps que j'ai été à même d'observer une fièvre intermittente produite par l'usage des préparations de kina. Voilà le fait : j'accouchai, il y a trois mois environ, une jeune femme de son premier enfant. L'accouchement fut long et pénible, et à sa suite survint une perte qui, dans peu d'instants, menaça de compromettre l'existence de l'accouchée. Je fus assez heureux pour m'en rendre maître, et les suites de couche se passerent sans autre accident; mais les forces de la malade, épuisées par la perte de sang qui avait eu lieu, ne revenaient pas; les fonctions languissaient; il y avait peu d'appétit et les digestions étaient pénibles, etc. Je prescrivis de prendre chaque jour trois pilules composées avec un grain de sulfate de quinine et deux de deutoxide de fer pour chacune d'elles. Au bout de deux jours, les forces revenaient, les digestions étaient moins pénibles, et je m'applaudissais d'avoir eu recours à ces pilules, lorsque le quatrième jour de leur usage, il survint un accès de fièvre intermittente avec frisson intense, chaleur et sueur qui dura plusieurs heures; le lendemain un nouvel accès revint à la même heure que le jour précédent. Alors mon attention se porta sur le sulfate de quinine qui entrait dans la

composition des pilules ; et comme l'homœopathie m'avait enseigné que cette substance ne guérissait les fièvres intermittentes que parce qu'elle avait la puissance de les engendrer, je fis suspendre son usage, et la fièvre intermittente disparut pour ne pas revenir.

Si nous passons maintenant à la classe des maladies chroniques ou miasmatiques, il n'y a plus aucune comparaison possible à établir entre les deux méthodes. L'une est aussi puissante que l'autre est insuffisante et illusoire. Si nous mettons hors de cause la syphilis pour laquelle l'allopathie possède le spécifique, et que cependant elle traite encore si mal ; nous avançons qu'elle ne guérit pas une seule maladie de cette classe, à moins que le hasard ne lui fasse mettre la main sur le spécifique. Mais n'allez pas croire que cette faveur du hasard lui soit profitable pour l'avenir ; comme elle ne possède aucune loi générale pour la diriger, elle appliquera ce spécifique dans une foule de maladies où il n'est pas approprié, et l'insuccès de ce médicament le replongera dans l'oubli d'où le hasard l'avait fait sortir pour un instant.

Il faut cependant avouer que l'allopathie peut rendre quelques services dans le traite-

ment des maladies chroniques; c'est lorsqu'elles sont parvenues à leur dernière période, lorsqu'elles ont porté une atteinte profonde à un organe essentiel à la vie, lorsqu'elles ont commencé à désorganiser son tissu. A cette période désespérée de la maladie, l'homœopathie peut être utilement unie à l'allopathie; et avant de se décider pour l'une ou l'autre, le médecin homœopathiste aura bien à mesurer la puissance de réaction vitale qui reste à son malade; et dans le cas où il lui semblerait que la maladie est trop avancée pour que cette réaction ne lui fasse pas défaut, mieux vaudra recourir à l'emploi des moyens allopathiques qui, n'attaquant jamais la maladie que par une voie détournée, suffira pour éloigner le terme fatal. Ainsi, dans le traitement des maladies chroniques, l'allopathie n'est utile que dans les cas absolument incurables.

Les ouvrages homœopathiques de matière médicale ont été conçus jusqu'à ce jour dans un esprit tout-à-fait empirique, ce qui rend d'une difficulté extrême le choix des médicaments appropriés à un cas de maladie. Aujourd'hui, le médecin homœopathiste doit donc s'attendre à rencontrer des difficultés sans nombre dans sa pratique; il doit être averti qu'au-

cune doctrine médicale n'exige autant d'attention et de sagacité dans son application. Au reste, je vais laisser parler Jahr, auteur d'un manuel des médicaments homœopathiques : « Quand l'homœopathie, dit-il, érige l'axiome » *similia similibus curantur* en principe su- » prême de la médecine, et renvoie pour les » moyens d'exécution à la matière médicale » pure qu'elle-même a créée, rien ne semble » plus facile, au premier aperçu, que de » fonder sur cette règle une pratique heureuse » et sûre. En trois heures on peut apprendre » l'art tout entier, affirment ceux qui le rejet- » tent sans prendre la peine de l'étudier; tant » de temps même n'est point nécessaire au dire » de certaines personnes, qui s'imaginent qu'en » consultant à chaque cas de maladie un ré- » pertoire des symptômes provoqués par les » médicaments, on peut, dans le court espace » de quelques minutes, reconnaître sans hési- » tation le remède qui guérira d'une manière » certaine et presque miraculeuse. Il serait à » désirer que la chose fût réellement ainsi; mais » pour peu qu'on ait essayé de l'homœopathie » au lit du malade, on s'en fait une idée plus » vraie, et l'on sait quelles immenses difficultés » présente l'application d'une théorie si simple » en apparence. »

» Car ce n'est point, ajoute-t-il plus loin, » une agrégation de symptômes minutieuse- » ment recueillis ; mais l'ensemble, en quelque » sorte organique, des phénomènes inhérents » à la nature et à l'individualité même du mé- » dicament qui doit correspondre exactement » à la nature et à l'individualité du trouble » de l'organisme dont les symptômes morbides » sont l'expression, pour que cette substance » soit le remède qu'on recherche, le véritable » spécifique, le moyen qui doit guérir avec » promptitude et sécurité. »

Que cette grande difficulté dans l'exercice dela médecine homoeopathique ne décourage pas les médecins, je parle ici à ceux qui auront le courage d'abandonner leurs vieilles idées pour étudier avec conscience la réforme que subit en ce moment l'art de guérir ; qu'ils réunissent tous leurs efforts pour arriver à une heureuse application de nos connaissances diagnostiques à l'homœopathie, et bientôt, appuyés sur elles et sur l'anatomie pathologique, ils parviendront à surmonter la plus grande partie des obstacles qui nous arrêtent encore aujourd'hui. Déjà, M. le docteur Léon Simon est parvenu à nous donner dans ses cours une classification des maladies, conçue d'après ce

point de vue. Espérons que nos confrères suivront son exemple, et que l'honneur de faire fructifier et de perfectionner la grande et belle conception de Hahnemann appartiendra aux médecins français.

J'ai dit comment je concevais l'homœopathie, en quoi consistaient sa puissance et sa supériorité sur la doctrine allopathique. J'ai essayé aussi de dire l'étroite sphère dans laquelle l'allopathie peut s'exercer avec fruit, et j'espère que l'avenir ira toujours en circonscrivant le champ de son application : car, il en est de l'homœpathie comme de toutes les choses de ce monde, elle doit être soumise à la loi de développement successif, de perfectionnement progressif, qui est le propre de toutes les découvertes humaines. Si j'ai rapidement indiqué ce qui lui manque, c'est que je n'ai pas cru devoir arrêter l'attention du lecteur sur des inconvénients que chaque jour efface et corrige. Pleine de vie et de jeunesse, l'homœopathie allemande a éte un peu réactionnaire et injuste envers l'allopathie. Ignorant les belles découvertes diagnostiques de la médecine française, Hahnemann adresse à cette dernière une critique qui frappe à faux; et, comme tout inventeur, il est tombé dans une telle admiration de

lui-même, que, comme Pygmalion, il est du matin au soir aux pieds de sa statue. Pour mon compte, je ne sais rien de plus respectable que cet enivrement du génie qui lui fait croire qu'il a touché les Colonnes d'Hercule; mais ce respect ne peut aller jusqu'à imiter l'inventeur dans ses faiblesses. Témoins, comme nous l'avons été, de deux réformes médicales qui se sont produites en ce siècle, celle de M. Broussais et celle de Rasori, où nous avons vu deux hommes également de génie être plus audacieux que Dieu lui-même, et vouloir poser une limite aux progrès humains, je me suis dit que Hahnemann n'avait pas épuisé à lui seul toute la vérité. J'ai donc accepté, et j'accepte sa doctrine, sous la condition d'y ajouter encore ou d'y approprier les progrès journaliers qu'elle fait dans les mains des médecins français; je ne me suis pas cru condamné à jeter à mes pieds les richesses que j'avais dans les mains, pour prendre d'autres richesses; j'ai voulu tout garder. Je garde donc de la médecine française ses belles découvertes de diagnostic, et tous mes efforts tendent à les marier avec la symptomatologie hahnemannienne; car je vis dans cette pensée que Hahnemann a besoin d'être complété per Laënnec, Broussais, et toute notre

magnifique école anatomo-pathologique. Quant aux moyens thérapeutiques allopathiques, j'ai dit le cas qu'il en fallait faire, inutile d'y revenir.

Et ceci n'est pas de l'éclectisme : je ne me sens, je l'avoue, aucune sympathie pour ce faux-semblant doctrinal où l'ignorance se cache sous le manteau troué d'une mauvaise méthode.

J'ai pour boussole et pour critérium, d'une part, la loi des semblables, et de l'autre, la théorie du dynamisme vital, et j'avoue que de cette hauteur, il est possible à l'homœopathie de ramener à son point de vue, en le transformant, tout ce qu'il y a de vrai dans les doctrines allopathiques.

Je me trouve encouragé dans cette direction par les efforts que déploient depuis quelque temps certains homœopathes français, et surtout par la direction que M. le docteur Léon Simon a commencé d'imprimer à la science dans les savantes leçons qu'il a faites cette année.

Mais je crains bien que cette dernière partie de ma profession de foi ne me fasse anathématiser par quelques disciples, plus amis de la lettre que de l'esprit, et je redoute qu'ils n'attachent

sur mon nom le mot *impur*. Je m'en consolerai en me disant que, dans leur bouche, les mots ont changé d'acception; que ce qu'ils appellent impur, je l'appelle progressif, et que la *pureté*, chez eux, est synomyme d'esprit stationnaire ou rétrograde.

Je terminerai cet opuscule en rapportant quelques observations de guérisons obtenues par un traitement homœopathique. Il me serait très-facile d'en grossir le nombre; mais il n'entre pas dans mon plan de donner un recueil d'observations. Je me propose de publier celles qui ne trouveront pas de place ici, dans un autre travail, dont je m'occupe actuellement.

Première Observation. — *Coqueluche.* — Mlle G..., âgée de trois ans, me fut amenée le 10 décembre dernier. Depuis huit jours elle était enrhumée, et la toux était devenue convulsive depuis trois jours. Pendant les quintes de toux, qui étaient longues et fréquentes, la jeune malade se trouvait menacée de suffocation, et vomissait ses aliments. La toux était précédée de pleurs, qui continuaient même après l'accès. Il existait de la céphalalgie; la face était rouge et animée, la soif vive, la peau

chaude et brûlante, le pouls fréquent; en un mot, il y avait un état fébrile très-marqué.

Deux globules d'aconit, à la trentième atténuation, furent administrés à midi, et le soir deux globules d'ipécacuanha à la douzième atténuation. Le lendemain matin, 11 novembre, la fièvre était entièrement dissipée; les quintes de toux avaient été moins fréquentes pendant la nuit, et n'avaient été accompagnées qu'une seule fois de vomissement depuis l'administration de l'ipécacuanha. Deux globules de belladone, à la trentième atténuation, furent pris matin et soir, et dès le lendemain, la toux était redevenue catarrhale. Elle se dissipa complétement en peu de jours, et sans qu'il devînt nécessaire d'avoir recours à aucun autre médicament.

Deuxième Observation.—*Rhumatisme articulaire aigu.* — Le nommé D..., homme de peine, demeurant à Paris, rue de la Verrerie nº 61, me fit appeler, le 21 décembre dernier, pour le traiter d'un rhumatisme articulaire aigu qui occupait l'épaule gauche, les deux genoux et l'articulation tibio-tarsienne gauche. Il existait une céphalalgie violente et des symptômes fébriles très-intenses. Je pratiquai une forte sai-

gnée du bras, et je prescrivis pour boisson une infusion de fleurs de guimauve et de bourrache qui fut prise en grande abondance. Au bout de trois jours, les accidents étaient assez calmés pour que le malade pût reprendre ses occupations journalières.

Le 1er janvier, les douleurs revinrent plus fortes que jamais dans toutes les articulations qui avaient été affectées précédemment, et plus spécialement dans les genoux. Toutes les articulations malades devinrent le siége d'un gonflement assez considérable. La fièvre était forte, le pouls plein et dur. Je pratiquai une nouvelle saignée, je remis en usage la boisson indiquée plus haut, et je fis couvrir les articulations malades de cataplasmes émollients. Cette médication ne produisit aucune amélioration sensible, et quarante sangsues appliquées sur les genoux ne réussirent pas mieux.

Le 4 janvier, trois globules d'aconit, à la huitième atténuation, furent pris le matin et répétés à midi. Le soir, la fièvre avait perdu de son intensité. J'administrai trois globules d'arnica à la dixième atténuation, et une seconde dose du même médicament fut prise le 5 au matin. Lorsque je vis le malade dans l'après-midi, les douleurs étaient beaucoup moins

vives; mais il restait une violente céphalalgie avec de l'agitation et de l'insomnie. Je donnai trois globules de belladone à la trentième atténuation.

Le 6, au matin, il y avait eu du sommeil pendant la nuit; la céphalalgie n'existait plus; les articulations étaient dégonflées, et les douleurs rhumatismales se faisaient à peine sentir. Le 8 janvier, la maladie ne laissait plus aucune trace de son existence, et la guérison était complète.

Troisième Observation. *Sycose compliquée de symptômes mercuriels.*—La nommée Eugénie, fille publique, âgée de vingt-deux ans, devint enceinte il y a deux ans. Pendant la grossesse il se déclara un écoulement abondant par les parties sexuelles, accompagné de douleurs et de cuissons en urinant. La malade se soumit alors à un traitement qui consista surtout dans l'emploi des préparations de mercure, ce qui n'empêcha pas le développement de pustules muqueuses sur la face externe des grandes lèvres qui eut lieu quelques mois après l'accouchement. L'écoulement continuait d'être très-abondant, jaune, verdâtre, mais indolent. La malade fut de nouveau soumise à

deux traitements consécutifs dont le dernier fut fait à l'hôpital des vénériens dans les salles de la police.

Lorsqu'elle sortit après six semaines ou deux mois de séjour dans cet hôpital, les symptômes étaient amendés; cependant l'écoulement n'était pas entièrement passé, et une végétation qui avait été excisée était remplacée par une large pustule muqueuse. Quinze jours après sa sortie, son état empira au point de la forcer de se remettre en traitement. Voici les symptômes qu'elle présenta à mon observation : Céphalalgie violente, comme si la tête était dans un étau; coryza chronique avec croûtes jaunes et épaisses dans les fosses nasales; langue rouge à sa pointe et sur ses bords; mal de gorge déterminé par des chancres très-larges, envahissant presque toute la surface des amygdales et se prolongeant sur les piliers du voile du palais; soif vive; appetit nul; toux violente, très-douloureuse, accompagnée d'un grand enrouement et d'une expectoration abondante de mucosités jaunâtres, puriformes; écoulement de matières jaunes, verdâtres par les organes génitaux; une pustule muqueuse très-large et des végétations sur la surface de la grande lèvre gauche; pustules sèches, d'un

rouge cuivré, très-nombreuses et très-rapprochées, couvrant le cuir chevelu, la figure, le cou, toute la surface du corps et même la paume des mains et la plante des pieds; engorgement d'un grand nombre de ganglions cervicaux.

Les circonstances commémoratives me firent facilement reconnaître que la plus grande partie des accidents présentés par la malade étaient dus à l'abus des préparations mercurielles, ce qui me fit commencer le traitement par l'administration des anti-dotes du mercure.

Le foie de soufre fut pris, en conséquence, le 26 février dernier, à la dose de trois globules de la trentième atténuation. Le 9 mars, il n'existait plus ni fièvre ni toux; les chancres de la gorge n'étaient plus douloureux, et avaient perdu plus de la moitié de leur étendue. Les pustules de la face et du corps commençaient à s'éteindre. Trois globules d'acide nitrique à la trentième atténuation furent pris.

Le 5 avril, les pustules continuaient à s'effacer, mais les autres symptômes persistaient. La santé générale s'améliorait d'une manière sensible. Le foie de soufre fut pris de nouveau.

Le 14 avril, les pustules étaient presque complètement effacées, excepté sur les reins et à la

paume des mains. Tous les autres symptômes n'étaient pas amendés, et même la malade ayant commis des écarts dans le régime, l'enrouement et le mal de gorge étaient revenus. J'examinai l'arrière-bouche, et j'apperçus les ulcérations dont les bords étaient blanchâtres, frangés et ressemblant beaucoup à des végétations sycosiques. Je pensai alors que j'avais détruit tous les symptômes dus à l'abus du mercure, et qu'il ne me restait plus à combattre qu'une affection sycosique, caractérisée par un écoulement leucorrhoïque et des végétations. D'après cette manière de voir, j'administrai trois globules de thuya occidental à la trentième atténuation, qui sembla diminuer un peu l'écoulement et qui améliora l'état de la gorge.

Le 28 avril, je fis ajouter deux gouttes de teinture mère de thuya dans deux onces d'eau, qui furent administrées par cuillerée tous les matins pendant quatre jours.

Le 20 mai, tous les symptômes avaient disparu et la santé était parfaitement bonne.

Cette observation est fort intéressante sous plusieurs points de vue ; et d'abord en ce qu'elle vient à l'appui de la distinction établie par Hahnemann, entre la syphilis et la sycose. En effet, nous voyons chez cette malade tous les

symptômes primitifs de la sycose, un écoulement par les organes génitaux accompagné de végétations, et aucun de ceux qui caractérisent la syphilis. Aussi, les préparations mercurielles ont-elles été impuissantes pour amener une guérison, et lorsqu'on est venu à en faire abus en soumettant la malade à trois traitements successifs, nous voyons le mercure engendrer des désordres graves dans l'économie sans effacer un seul des symptômes existants. Le thuya, antidote de la sycose, triomphe promptement, au contraire, et de l'écoulement et des végétations.

D'un autre côté, cette observation n'est pas moins intéressante, puisqu'elle vient mettre hors de doute la puissance des médicaments homœopathiques, pris à des doses infinitésimales. Enfin, elle nous fournit un exemple frappant de l'impuissance de l'allopathie dans le traitement des maladies chroniques, et de l'abus qu'elle fait des médicaments.

Quatrième Observation. — *Gastro-Entéralgie.* — Mademoiselle G.... âgée de 27 ans, a eu dans son enfance beaucoup de gourmes dans la tête. A l'âge de 8 ans, elle contracta la gale, et la garda trois ans sans pouvoir la faire passer; alors on la fit disparaître en vingt-quatre heures

à l'aide de frictions faites avec une pommade dont nous ignorons la composition. A l'âge de vingt ans, les règles s'établirent avec beaucoup de difficulté. Depuis cette époque, la malade a été sujette aux inflammations d'estomac, qui tous les deux ou trois mois revenaient et empêchaient les aliments les plus doux d'être digérés. Dans cet état, le lait était lui-même rejeté par les vomissements, et des douleurs insupportables se faisaient sentir dans l'épigastre. Tous les accidents se trouvaient calmés par des applications de sangsues, des bains tièdes, etc.

État actuel. — La langue est couverte d'un léger enduit blanchâtre ; une soif assez vive se fait sentir après les repas, lorsque la digestion est pénible, ce qui est presque habituel ; il y a des renvois gazeux et une douleur au creux de l'estomac et dans les hypocondres, produisant la sensation d'un poids ; quelquefois ce sont des tortillements qui se font sentir dans la région épigastrique. La douleur n'a guère lieu qu'après les repas, et se dissipe en marchant au grand air ; souvent aussi, il survient en marchant des élancements dans l'hypocondre gauche ; il existe rarement des coliques ; la constipation est telle que les garde-robes n'ont lieu souvent que tous les cinq ou six jours. La menstruation se fait ré-

gulièrement; mais elle est souvent précédée de pesanteur de tête, et détourdissements. Le sommeil est bon. La malade est douée d'un caractère vif et colère.

Le 27 décembre, il fut administré trois globules de soufre à la trentième atténuation. Le 4 janvier, il y avait une amélioration sensible dans l'état de la malade; les digestions avaient été moins laborieuses, les douleurs moins vives, et la constipation était diminuée.

Le 11 janvier, le soufre fut donné de nouveau à la même dose que la première fois.

Le 24 janvier, la malade digérait sans douleurs, et les garde-robes étaient régulières.

Le 1er février, tous les symptômes avaient disparu; la malade commençait à reprendre de l'embonpoint, et sa figure n'annonçait plus la souffrance.

Cinquième Observation. — *Inflammation chronique du col de l'utérus avec leucorrhée.* — Mme L..., âgée de vingt-six ans, mère depuis deux ans, a eu pendant longtemps, dans son enfance, de la gourme dans la tête. Elle se plaint d'avoir depuis un an des fleurs blanches abondantes, accompagnées de tiraillements d'estomac.

État actuel. — Céphalalgie frontale se faisant sentir particulièrement dans la tempe gauche, avec sensation de ballottement, lorsque la malade se baisse ; coryza chronique, donnant lieu à un écoulement de mucosités jaunes épaisses, et à la formation de croûtes dans les fosses nasales ; gencives gonflées, saignant facilement ; dents cariées ; langue mâchée ; bouche mauvaise, amère ; tiraillements et faiblesse d'estomac avant les repas, et sensation de pesanteur après avoir mangé ; constipation si opiniâtre que les garde-robes n'ont souvent lieu que tous les huit jours ; urine rouge, épaisse, déposant abondamment ; menstruation régulière, précédée et accompagnée de maux de reins et de coliques dans le bas-ventre ; leucorrhée abondante, tachant le linge en jaune verdâtre ; sensation de pression et de pesanteur vers les organes génitaux ; élancements dans les aines et à la partie interne et supérieure des cuisses ; douleurs de courbature dans les membres. Le toucher fait éprouver de la douleur à la malade lorsque le doigt arrive au col de l'utérus, qui est sensiblement tuméfié. Il existe à la face et dans le dos une éruption furonculeuse habituelle, accompagnée de démangeaison. Mme L... est douée d'un caractère craintif et irascible.

Les croûtes laiteuses, dont la malade avait été affectée dans son enfance, et l'éruption furonculeuse habituelle, montraient assez l'existence de la psore héréditaire; mais, comme il existait depuis plusieurs jours un état inflammatoire, accompagné de fièvre, je commençai par administrer, le 5 mars dernier, deux doses d'aconit, de trois globules de la huitième atténuation, chaque, et une dose de belladone (trois globules, 30), qui calmèrent tous les accidents inflammatoires, et quatre jours après, une dose de soufre (trois globules, 24) fut prise. Pendant deux jours, il survint une démangeaison insupportable par tout le corps, et les maux de tête furent aggravés. Après ce temps, ces deux symptômes diminuèrent et s'effacèrent complétement; l'éruption furonculeuse disparut aussi.

Le 13 mars, le thuya occidental (trois globules, 30) fut donné contre l'écoulement, et le 27, l'acide nitrique. Sous l'influence de ces médicaments, l'écoulement changea de couleur, il devint semblable à du blanc d'œuf et peu abondant.

Le 10 avril, le pétrole (trois globules, 30) fut pris et fit cesser presque entièrement la leucorrhée; mais, comme il restait un peu de sen-

sibilité au col de l'utérus, une dose de noix vomique vint terminer le traitement ; la malade jouit d'une santé parfaite que depuis un an elle ne connaissait plus.

Sixième Observation. — *Dartres squameuses humides.* — Mlle H..., âgée de douze ans, d'un tempérament éminemment lymphatique, est née d'un père et d'une mère qui ont eu la gale dans leur enfance, et qui sont encore actuellement dartreux. A l'âge de quatre ans, Mlle H... fut affectée d'une ophthalmie chronique, et à peu près à la même époque, il se forma un abcès derriere une oreille. Il y a trois ans environ, la peau de toute la surface du corps, mais plus spécialement celle des membres, devint rugueuse et couverte de petites écailles.

Au mois d'avril 1834, les dartres s'enflammèrent et prirent le caractère de dartres squameuses humides; le cou, la partie supérieure du dos et les membres supérieurs ne formaient guère qu'une plaie. De légères ulcérations se montraient aussi aux jarrets. Les dartres restèrent dans cet état pendant six semaines ou deux mois, et reprirent ensuite peu à peu leur caractère primitif.

L'année suivante, les accidents se renou-

velèrent avec un peu moins d'intensité ; mais la malade offrit absolument les mêmes caractères, qu'elle conserva pendant plusieurs mois.

Au mois de novembre dernier, la jeune malade fut soumise à un traitement homœopathique. Voilà l'état dans lequel elle était alors : Fréquentes céphalalgies frontales, élançantes, se faisant particulièrement ressentir dans les tempes et à la racine du nez ; depuis six mois, migraines revenant de temps en temps. Coryza chronique avec des croûtes et des galons dans les narines ; souvent soif entre les repas ; sensation de barre dans l'estomac et de gonflement après avoir mangé, qui force à desserrer les vêtements ; coliques fréquentes ; toux habituelle, avec expectoration de mucosités épaisses, blanches ou jaunâtres ; douleur entre les épaules en respirant ; souvent douleur de courbature dans les membres. La peau du front, de la tempe, de la paupière droites et des membres inférieurs, est couverte de dartres squammeuses sèches ; celle du cou, de la partie supérieure du dos et des membres supérieurs, offre des dartres qui donnent lieu à un léger suintement habituel.

Le sommeil est lourd, et cependant il est troublé souvent par des rêves effrayants. La ma-

lade est douée d'un caractère timide, impressionnable, et d'une humeur inégale.

Le 4 novembre, une dose de soufre de trois globules, de la trentième atténuation, fut administrée, et le 18 une même dose de carbonate de chaux. Le 29, trois globules de graphite de la trentième atténuation furent pris ; le 6 décembre, une dose de soufre (trois globules, 30), et le 20 une dose de mercure soluble (trois globules, 30). La peau était moins écailleuse, et les dartres du cou, du dos et des membres supérieurs ne donnaient plus lieu à aucun suintement. Le teint de la jeune malade était plus vermeil, et sa constitution semblait s'être améliorée.

Le 5 janvier, le soufre fut pris de nouveau, et le 20 le mercure soluble.

Le 7 février, une dose de douce-amère (trois globules, 30) fut administrée, et une seconde dose du même médicament le 20.

Le 5 mars, trois globules d'or à la trentième atténuation furent données, et leur administration fut suivie d'une augmentation des croûtes et des galons des narines ; mais au bout de vingt jours, les narines étaient tout-à-fait guéries.

Le 28 mars, le romarin sauvage fut administré, et le 10 avril, le même médicament fut

répété. Les dartres du corps avaient entièrement disparu ; il ne restait plus que celle qui occupait la tempe et la paupière gauches. Une dose de brione l'a beaucoup améliorée, et aujourd'hui la peau reste encore un peu rude; mais il n'existe plus de dartres. La jeune personne a beaucoup grandi pendant le traitement, et sa constitution s'est fortifiée et améliorée.




Imp. d'A. Éverat et Ce, rue du Cadran, 16.